

Chapitre 1

Désert des Bardenas, Espagne.

Le paysage semble figé par la chaleur. La lumière crue d'un soleil blanc inonde l'étendue désertique et montagnaise. Pas un oiseau ne vole dans le ciel azur, pas un animal ne brave la canicule. Tout est mort, comme brûlé depuis des siècles. Seul le vent semble apporter un peu de vie à cette nature hostile.

Un bruit sourd emplit tout à coup l'immensité silencieuse. Lentement, dans un nuage de poussière fine, un pan de falaise se craquelle et se déchire en son centre. Une immense porte métallique prend naissance au travers des blocs de rocher qui semblent s'écarter. Quand la nébulosité s'estompe, le rideau de métal se lève petit à petit, laissant deviner l'obscurité derrière lui. La lumière extérieure finit par gagner l'entrée de la cavité, dévoilant l'intérieur d'une grotte naturelle aux proportions gigantesques.

Un homme apparaît sur le seuil. Il est vêtu d'un treillis gris-bleu et porte un béret de la même couleur, posé volontairement de travers sur son crâne rasé. Sa tenue est stricte mais dénuée de toute décoration ou insigne distinctif. Il ajuste une paire de lunettes noires pour se protéger de l'intense réverbération et s'avance au soleil.

Il est rejoint, quelques instants après, par un autre individu, habillé à l'identique, qui se poste à côté de lui. Les deux hommes n'échangent pas un mot, tout juste esquissent-ils un vague sourire. Le premier sort alors de sa poche un objet en acier ressemblant à une télécommande et se met à pianoter dessus. Les deux militaires se retournent ensuite vers la grotte et s'immobilisent.

Un mouvement confus semble agiter l'intérieur de la salle, associé à une vibration régulière qui fait trembler le sol. Soudain, une rangée de dix hommes armés débouche sur l'esplanade située devant la grotte, marchant tous au pas. D'autres suivent, sortant peu à peu de l'ombre. Le bruit des bottes se mêle aux cliquetis des fusils d'assaut frôlant les ceintures. Au total, une centaine de soldats quittent l'obscurité et viennent s'arrêter à

quelques mètres de ceux qui semblent être leurs chefs. Le nuage de poussière provoqué par leurs pas cadencés retombe en volutes bercées par le vent.

Sans qu'une seule parole ne soit prononcée, tous exécutent un demi-tour sur eux-mêmes et reprennent leur marche. La symétrie du mouvement est réalisée à la perfection. Aucune erreur de pas, aucun piétinement ne vient rompre le ballet. Chaque soldat tient une arme automatique en bandoulière, dont le métal brille au soleil. Vue de loin, la scène ressemble à un diamant parfait illuminé de mille feux.

Les deux chefs observent, les bras croisés sur le torse, l'air satisfait. L'un d'eux attrape alors un téléphone cellulaire dans sa poche et transmet un ordre bref. Immédiatement, une multitude de cibles sortent de terre quelques dizaines de mètres plus loin. Il y a des silhouettes en carton, des maquettes de canons, et d'autres leurres.

Dans la fraction de seconde suivante, tous les soldats se mettent en position et ouvrent le feu. Le combat factice ne dure pas plus d'une minute. Toutes les cibles sont détruites avec une précision chirurgicale. L'ensemble s'est déroulé avec une parfaite coordination. Pas une faute ne s'est glissée dans la chorégraphie.

Un petit groupe se détache et s'en va faire disparaître les traces de la fusillade. Les cibles réintègrent leur place sous terre et les restes de matériaux déchiquetés sont ramassés. Quelques minutes après, il ne reste plus une trace au sol.

Les hommes reprennent ensuite leur place dans le rang, exécutent un nouveau demi-tour et repartent vers la grotte. Ils sont calmes et parfaitement silencieux. Pas une parole n'a été prononcée depuis le début. Un détail se remarque pourtant dans leur attitude. Ils ont tous le visage éclairé d'un sourire pur. Le contraste avec la fureur des instants précédents est saisissant.

Tout à coup, un des soldats se met à hurler et à tourner sur lui-même comme une toupie. Le reste de la troupe continue sa progression en l'évitant. Personne ne semble lui prêter attention. Le militaire se retrouve bientôt seul sur l'esplanade, observé par ses deux supérieurs. Il tombe à genoux, se tenant la tête dans les mains, en proie à une souffrance intense.

Un des hommes s'approche et sort une seringue de sa poche. Aidé par son collègue, il immobilise le soldat et plante l'aiguille dans sa cuisse. Le

malheureux hurle plus fort puis se calme et s'allonge sur le sable comme endormi. Les deux chefs le portent alors vers l'intérieur de la grotte. L'un d'eux lance un ordre à haute voix :

— Emmenez-le à l'infirmerie !

Il se retourne ensuite vers son comparse.

— C'était parfait, hormis ce petit incident. Et nous en avons de moins en moins. Nous serons félicités.

L'autre se contente d'acquiescer d'un mouvement de tête.

Satisfaits du travail accompli, ils se dirigent vers le fond de la salle tout en actionnant à distance la fermeture de la porte géante. Cette dernière se baisse lentement et les engloutit comme le reste de la troupe. Le rideau de camouflage imitant la paroi montagnaise reprend sa place, masquant totalement l'entrée de la salle.

Le silence revient sur le désert. La chaleur est toujours aussi intense, en cette après-midi d'automne. Il ne s'est rien passé.

Chapitre 2

Kiev, Ukraine.

Victor Svensko ajusta son harnais une dernière fois et commença à gravir l'échelle qui se dressait vers le sommet du chapiteau. Le sac à dos chargé d'outils, qu'il portait sur ses épaules, l'embarrassa un peu au début mais il s'y habitua vite. Une fois arrivé en haut, il prit pied sur une des grosses poutres en acier qui maintenaient la structure et enjamba la rambarde de sécurité. Il se dirigea ensuite vers son poste en suivant la passerelle prévue à cet effet.

Il avança d'une démarche assurée, la hauteur à laquelle il évoluait ne le gênant en rien et arriva sans encombre à l'endroit prévu. Il verrouilla sa longe de sécurité sur le montant du siège qu'il allait occuper et s'installa le plus confortablement possible. Baissant la tête, il vit la foule grouiller et se densifier rapidement. De là où il se trouvait, il avait une bonne vision d'ensemble de la scène.

Le chapiteau était immense. Les autorités locales avaient prévu grand pour la venue du candidat de l'opposition aux élections nationales. Une estrade occupait le devant de l'esplanade, décorée de plantes et richement illuminée. Un seul micro trônait en son centre. Tout autour, des barrières de sécurité, reliées les unes aux autres, étaient censées empêcher toute intrusion vers l'orateur. Des mesures de sécurité draconiennes avaient été mises en place et Victor repéra sans peine plusieurs policiers en civil au sein de la population présente.

Il reporta ensuite son attention sur le projecteur qu'il avait en face de lui et entreprit d'en régler le faisceau lumineux. Il était éclairagiste depuis presque un an, employé d'une société spécialisée dans la couverture des grands événements médiatiques. Et la venue dans la capitale ukrainienne du député Ollenko en était un. L'importance de la foule qui s'agglutinait sous le chapiteau démontrait l'intérêt porté par la population aux élections à venir. L'Ukraine était en train de devenir un grand pays depuis son indépen-

dance vis-à-vis de l'ancienne URSS et de la Russie actuelle et sa direction suscitait bien des convoitises.

Victor balaya la foule avec le rayon lumineux à plusieurs reprises. Les réglages semblaient bons mais il affinerait lorsque l'obscurité régnerait sur l'assistance. En relevant les yeux, il ressentit un mal de tête soudain et se massa la tempe. Ses doigts rencontrèrent la petite cicatrice qu'il avait à cet endroit depuis trois ans et le contact de sa main apaisa un peu la douleur. Il souffrait de migraines depuis son accident et l'opération intracrânienne qui en avait découlé, mais il remarqua que leur fréquence s'était accentuée ces dernières semaines. Il se dit qu'il irait consulter son médecin au cours des prochains jours. Le souvenir de son accident refit surface et Victor laissa dériver son esprit.

Il ne se souvenait plus de l'évènement en lui-même mais les minutes juste avant étaient restées très claires dans son esprit. Il roulait à bord de son camion en direction de Kiev, pressé de livrer sa marchandise à temps. Étant parti de Zithomir le matin, il devait arriver en début d'après-midi. Victor avait accéléré sensiblement l'allure à l'approche de la capitale. Il pleuvait ce jour-là et le brouillard présent rendait la route particulièrement dangereuse. Il n'avait pas vu la voiture arriver sur sa droite au croisement et avait freiné fort en réalisant sa vitesse excessive. Le camion avait dérapé, franchi le terre-plein central et était venu s'encasturer contre un autre poids lourd arrivant en face. Le choc avait été d'une violence inouïe.

Victor avait refait surface trois semaines après, totalement amnésique et avec quelques grammes de titane dans le corps. Ses multiples fractures s'étaient consolidées au fil du temps et il avait retrouvé une autonomie presque parfaite. L'opération de l'hématome de son cerveau avait laissé plus de traces, les migraines en étant les dernières séquelles. La mémoire était revenue petit à petit. Il s'était longuement rééduqué et avait pu reprendre son travail deux ans après le drame. Mais les longs trajets le fatiguaient et il avait dû se reconverter. Il avait accepté ce boulot d'éclairagiste par hasard après avoir satisfait à la visite médicale. N'ayant jamais fait d'épilepsie après son traumatisme crânien, on ne l'avait pas empêché de travailler en hauteur. Les normes de sécurité en médecine du travail étaient encore assez floues en Europe de l'Est. Néanmoins, l'activité lui plaisait et le fait de dominer les situations lui était plutôt agréable.

Un brouhaha monta du sol et tira Victor de sa rêverie. La foule se pressa contre la scène, indiquant l'arrivée imminente d'Igor Ollenko. Victor secoua la tête en essayant de se débarrasser de sa migraine toujours tenace et ouvrit grand les yeux avant de braquer son projecteur. Il le dirigea vers l'endroit où devait apparaître le député et augmenta l'intensité de la lumière. Les gens présents commencèrent à scander le nom d'Ollenko avec force. On aurait pu se croire au début d'un concert de rock. Victor se dit qu'il aurait dû être au milieu de cette foule à acclamer l'homme politique mais il savoura sa position privilégiée en constatant qu'il voyait bien mieux que n'importe qui dans la salle.

Il n'était pas engagé politique mais souhaitait ardemment que son pays progresse et que la corruption cesse. Ce mal gangrenait la nation depuis trop longtemps et Ollenko donnait l'impression d'être celui qui allait changer les choses. Victor se surprit à applaudir la venue du candidat. Mais allait-il réellement modifier le paysage politique de l'Ukraine ? La mafia, toujours très présente, allait-elle laisser faire ce libéral qui s'opposait à l'économie souterraine développée par l'organisation criminelle ?

Victor dodelina de la tête en se disant que ces questions n'avaient pour l'instant pas de réponse et se concentra sur sa tâche. Un bref instant, il pensa à la soirée à venir avec Olga, sa compagne. Ils avaient prévu d'aller dîner ensemble dans un bon restaurant sur la place Pochtova. Elle l'avait toujours soutenu et entouré après son accident et Victor lui vouait une reconnaissance et un amour sans limites.

La rumeur enfla d'un coup et les cris redoublèrent dans la salle, annonçant l'arrivée du candidat. Les lumières s'éteignirent et seul le projecteur de Victor resta allumé. Quelques instants plus tard, Igor Ollenko fit son apparition sous un tonnerre d'applaudissements. Il leva les bras en signe de victoire et salua le public durant de longues minutes, profitant pleinement de sa notoriété. Il fit ensuite un signe en demandant le silence et commença son allocution.

L'homme politique était aussi acteur. Sa gestuelle accompagnait ses paroles en leur donnant de l'importance. Il captivait et subjuguait son auditoire, marquant de temps en temps une pause pour donner plus d'importance à ses propos. Victor restait concentré sur la scène mais ne put s'empêcher de penser que l'homme qu'il mettait en lumière avait un sacré talent

d'orateur. Il se dit que son pays avait tout à gagner avec un type de cette trempe et se promet de voter en sa faveur aux prochaines élections.

Il consulta ensuite sa montre et songea qu'il ne se passerait pas grand-chose au cours de l'heure à venir. Un homme politique bougeait beaucoup moins qu'un chanteur de rock. Il se tassa un peu plus sur son siège et se laissa gagner par une douce torpeur.

Son esprit s'évada à nouveau. Il savoura la situation : il était guéri, avait survécu à un dramatique accident, avait un travail et une femme qu'il aimait par-dessus tout. La vie s'ouvrait à nouveau devant lui, comme une seconde naissance. Il eut une bouffée de reconnaissance pour le corps médical qui l'avait tiré de ce mauvais pas. La dextérité du neurochirurgien qui l'avait opéré, le dévouement de toute l'équipe à son égard, le soutien de sa femme, autant d'éléments qui expliquaient son état aujourd'hui. Il prit conscience à cet instant de l'intensité de son bonheur et un sourire illumina son visage.

Des applaudissements marqués le tirèrent de ses songes. Il cligna des yeux et se massa à nouveau la tempe. La douleur n'avait toujours pas disparu et il se promet de consulter le plus rapidement possible. Il eut du mal à se concentrer à nouveau sur son objectif.

Soudain, son visage se figea et son regard devint fixe. Victor ressentit un cliquetement à l'intérieur de son crâne. Le mal de tête qui le tenaillait céda d'un coup. Une étrange sensation de calme l'enveloppa et il ferma les yeux de bien-être.

« Maintenant, faites ce que vous devez faire. Maintenant. Maintenant. »

Victor entendit nettement cette voix à l'intérieur de son crâne. Il ne fut pas surpris et n'éprouva aucune crainte. Il n'eut pas besoin de se retourner pour connaître sa provenance, car il savait qu'elle était en lui. C'était impossible mais cela lui sembla néanmoins évident.

Il s'entendit marmonner un « *A vos ordres* » et sut immédiatement ce qu'il avait à faire. Un plan virtuel s'afficha dans son cerveau et il le mit en application à l'instant.

Ses gestes devinrent automatiques et précis. Il se pencha et attrapa le sac à dos posé à ses côtés. Tout en déliant les sangles, il enleva de l'intérieur une grande feuille de plastique translucide. Il sut qu'il s'agissait d'un film de protection destiné à filtrer les rayons X, expliquant pourquoi on ne l'avait

pas fouillé à l'entrée du chapiteau lorsqu'il était passé sous le portique de détection.

Il sortit ensuite une boîte de grande taille qu'il ouvrit avec précaution. Elle contenait plusieurs pièces détachées. D'une main experte, il prit les différents composants et les assembla avec une rapidité stupéfiante. Quelques minutes après, il soupesait un fusil à lunette type 22 long rifle et chargea l'arme avec des balles spéciales en plastique renforcé.

L'opération n'avait duré que quelques minutes et personne ne semblait avoir remarqué le manège depuis la salle. La lumière du projecteur masquait Victor en le laissant dans la pénombre. Le contenu de son sac ne l'avait même pas étonné. Le matériel d'un éclairagiste ne se composait pas, habituellement, d'un fusil à lunette, mais cela lui sembla, à cet instant, parfaitement normal. Il en aurait peut-être été autrement s'il l'avait ouvert en descendant de sa camionnette avant de rentrer sous le chapiteau.

« Très bien, très très bien. Continuez. »

De nouveau, il entendit la voix virtuelle. Elle lui sembla toujours naturelle, comme faisant partie intégrante de son corps et de sa personne.

Victor avait oublié sa femme, son accident et le repas en amoureux prévu le soir. Même son métier d'éclairagiste lui était, à ce moment, étranger. Il savait par contre parfaitement ce qu'il devait faire dans les minutes suivantes.

Lentement, il fit pivoter son siège et prit l'arme contre lui. Il posa son avant-bras contre le dossier et cala la crosse du fusil dans le creux de son épaule. Il approcha ensuite son œil du viseur et s'imprégna de la vision rapprochée. Il balaya la foule, s'arrêtant au hasard sur des visages qu'il distinguait avec une netteté parfaite. Un homme jeune et blond, le visage rayonnant, une femme d'un certain âge marquée, probablement, par les difficultés de la vie, un couple se tenant par la main. Tous semblaient hypnotisés par l'homme politique qui les haranguait du haut de son estrade.

La trajectoire du fusil vint naturellement se poser sur le visage d'Igor Ollenko. Victor détailla longuement les traits de son faciès. Il n'éprouvait plus aucune admiration pour l'homme politique qu'il avait dans le viseur de son arme. Mais il ne ressentait pas de haine non plus. Il était détaché du contexte, comme anesthésié.

Il était tellement concentré sur sa cible qu'il ne vit pas les deux policiers armés arrivant derrière lui. Il ne les entendit pas non plus. Ces derniers s'arrêtèrent d'un seul mouvement et s'agenouillèrent lentement, braquant leur pistolet sur Victor.

« *Maintenant. Tout de suite.* »

Victor écouta la voix et remarqua qu'elle avait changé d'intonation. Elle était devenue pressante et chargée de tension. Il sut qu'il fallait obéir dans l'instant.

Retenant sa respiration, il fixa l'arête nasale d'Igor Ollenko à travers la lunette de visée. Son doigt se crispa sur la gâchette.

— Les mains en l'air ! On se fixe ! Lâchez votre arme !

Victor entendit les injonctions et sut qu'elles ne venaient pas de la voix. Il n'obéit donc pas et appuya sur la détente.

Chapitre 3

Université Paris VI, Paris.

Le professeur Jean-François Auguste ajusta son nœud de cravate et s'avança dans la lumière. Il ressentit un bref pincement au cœur en entrant dans l'amphithéâtre mais le maîtrisa sans problème. Cela faisait plus de vingt ans qu'il enseignait à l'université de Paris VI et le stress du débutant était devenu un ami de longue date qu'il gérait parfaitement. Le silence se fit dans l'assemblée étudiante qui lui faisait face et il prit la parole.

Le cours qu'il dispensait sur les neurotransmetteurs était ardu et complexe, il n'eut donc pas besoin de faire preuve d'autorité. Ses élèves étaient tous en maîtrise et s'abstenaient de chahuter dans leur propre intérêt. Jean-François adorait son boulot de chercheur à l'INSERM et ses travaux occupaient la majeure partie de son emploi du temps. Néanmoins, ces quelques heures de cours données lui permettaient de se changer les idées et de dialoguer avec ceux qui le remplaceraient peut-être plus tard. Il n'était pas inquiet sur la durée de sa carrière, car sa carte de visite le présentait comme un des tout meilleurs spécialistes de neurobiologie en Europe. Il savait pourtant que la concurrence était féroce et qu'il se devait de rester à la pointe de sa spécialité.

Son discours était fluide et ses explications claires. Il avait acquis, au fil des ans, une certaine facilité à expliquer les idées les plus compliquées. Il maîtrisait tant son sujet qu'il le vulgarisait à merveille et son auditoire l'écoutait sans broncher. Il resta de longues minutes à exposer son concept sur les interactions entre les différents neurotransmetteurs synaptiques cérébraux. Le message était très obscur mais il sut le diffuser au plus grand nombre.

Il apprit à ses élèves le fonctionnement de la synapse neuronale. Les neurones du cerveau, au nombre de cent milliards, transmettent une multitude d'informations sous forme d'impulsions électriques. La connexion des neurones entre eux se fait par l'intermédiaire de synapses, sorte de zone d'échange. Le signal électrique entraîne la libération de substances

chimiques, les neurotransmetteurs, au sein de cette zone. Jean-François expliqua que certaines molécules étaient connues depuis longtemps, comme l'acétylcholine ou la sérotonine. Mais on avait trouvé récemment un nouveau messenger chimique, avec une action commune sur plusieurs parties du cerveau. Un de ses collègues travaillait actuellement sur ce sujet en Allemagne. Le code neural, parallèle cérébral du code génétique, possédait encore de nombreux mystères, même si les portes commençaient à s'ouvrir.

Le diaporama qui illustrait ses cours afficha la dernière diapositive.

— Voilà pour ce soir jeunes gens. Le morceau est coriace et devrait vous occuper quelques heures. Je suis à votre disposition pour d'éventuelles questions.

Un brouhaha se leva dans l'amphi et les étudiants quittèrent la salle bruyamment. Une jeune fille descendit pourtant vers l'estrade. Jean-François l'observa et la trouva charmante. Il était divorcé et célibataire depuis deux ans et se laissait facilement attirer par ses jeunes élèves. Portant très bien sa cinquantaine débutante, il jouissait d'une bonne renommée auprès de la gent féminine. Il faut dire que sa plastique l'aidait bien. Grand, les cheveux grisonnants, un nez aquilin et des yeux azur, il avait tout de l'acteur américain. Ses collègues le raillaient souvent à ce sujet, probablement un peu par jalousie.

— Excusez-moi professeur, minauda la jeune fille. Je n'ai pas bien compris le rôle de l'acétylcholinestérase dans la chaîne de réaction que vous avez citée. Pourriez-vous me donner des précisions ?

— Avec grand plaisir mademoiselle, mais je crains de manquer de temps ce soir pour une si longue explication. Peut-être pourrions-nous nous rencontrer demain soir dans mon bureau afin d'approfondir ce sujet ?

Au regard que lui lança la jeune fille, Jean-François sut que la soirée du lendemain serait agréable.

— Alors à demain et bonne soirée.

— Bonsoir professeur.

Il adressa un sourire charmeur à son interlocutrice et se dirigea vers la sortie de l'amphi.

L'air froid de ce mois de novembre le fit frissonner. Il remonta le col de son loden et ajusta son chapeau. Une pluie fine détrempeait le sol qui luisait sous la lumière crue des lampadaires. La faculté était pratiquement déserte

à cette heure tardive. Jean-François se hâta en direction de son véhicule garé à l'autre bout du parking. Son attention fut attirée à cet instant par les vibrations provenant de son téléphone portable. Il prit l'objet dans sa poche et consulta le message.

Il s'arrêta d'un coup, planté au beau milieu de la chaussée, insensible à la bruine. Il relut le texte affiché à plusieurs reprises et eut du mal à reprendre ses esprits. Le professeur Linther, de l'université d'Heidelberg, en Allemagne, lui demandait de le rappeler le plus rapidement possible. Il voulait lui communiquer des informations capitales sur ses recherches récentes.

« C'est étrange, pensa Jean-François, je viens juste de parler de lui à mes étudiants. »

Jean-François esquissa un sourire en repensant à son correspondant. Linther et lui s'étaient rencontrés dix ans auparavant lors d'un congrès à Sao Paulo au Brésil. Ils étaient alors concurrents et défendaient des théories différentes. L'Allemand revendiquait la découverte d'une nouvelle molécule influant sur la transmission neuronale mais Auguste réfutait cette théorie. Il pensait à l'époque qu'il s'agissait non pas d'une molécule mais d'un ensemble bien plus complexe. Leur relation avait débuté par une querelle mais au fil des ans, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre jusqu'à devenir amis.

Jean-François composa le numéro du scientifique allemand et attendit.

— Allô ?

— Allô Gunther ?

— Jean-François, comment vas-tu ?

— Très bien et toi ?

— Ça va fort, très fort. Il faut que je te raconte. J'ai enfin réussi à isoler cette enzyme issue des synapses dont je t'ai déjà parlé. Il semble que l'on puisse la modifier pour lui permettre de véhiculer un plus grand nombre d'informations. Tu imagines les retombées sur les capacités cérébrales. On pourrait même envisager de transposer ces données aux microprocesseurs.

Jean-François sourit, incapable d'arrêter la logorrhée de son ami. Ce dernier parlait parfaitement la langue de Molière et leurs conversations se déroulaient toujours en français. Il repensa à leur ancienne querelle et constata que Linther ne lâchait pas facilement une idée. Au bout de quelques minutes, il parvint pourtant à l'interrompre.

— Très excitant ton affaire. Mais la dernière fois que tu m'en as parlé, tu étais loin du compte. Alors tu vas m'envoyer tout ceci par mail afin que j'en prenne connaissance.

— OK, mais as-tu une boîte cryptée ? Je n'ai pas envie que ces informations tombent n'importe où.

— Pas de soucis. Je suis safe. Tu peux m'envoyer tout ce que tu veux. Mais c'est secret défense ou quoi ?

— Tu verras bien, ironisa Linther.

— OK, champagne en jeu. Dom Pérignon.

— D'accord... pour une caisse. À bientôt.

— Salut vieux.

Jean-François raccrocha et reprit sa marche. Il était songeur depuis la fin de la communication. Il faisait entièrement confiance à Linther et savait que ce dernier ne l'aurait pas appelé pour rien. Il avait déjà vu les ébauches de travail de son collègue mais les conclusions ne venaient pas. Or, il semblait être parvenu cette fois à ses fins.

Il arriva devant sa voiture et activa la télécommande. La Volvo obéit et ouvrit ses portières. Jean-François s'apprêta à monter dans son véhicule quand une main lourde enserra son épaule. Il cria et sursauta dans la même seconde.

— Bonsoir, professeur Auguste, veuillez nous suivre s'il vous plaît.

Jean-François fut saisi d'une peur intense et irrationnelle. L'espace de quelques secondes, il eut l'impression d'être dans un cauchemar.

— Mais qui êtes-vous ? Lâchez-moi tout de suite !

— Allons du calme professeur. Ne nous obligez pas à recourir à la force. Nous détestons cela.

L'homme qui avait pris la parole avait un fort accent étranger mais Jean-François ne put en définir l'origine. Il était terrifié et son esprit dans l'impossibilité d'assurer un raisonnement cohérent. La peur avait envahi tout son être, le rendant incapable de se défendre.

La poigne sur son épaule se renforça et une deuxième main vint le saisir au poignet, le forçant à se retourner.

Il vit trois hommes en face de lui, de haute stature et tous vêtus de manteaux sombres. Ils étaient étrangement calmes, ne manifestant aucun signe d'anxiété.

« *Ils sont pourtant en train de m'agresser dans un lieu public, pensa Jean-François, que me veulent-ils ?* »

Il réalisa que ces hommes n'étaient pas de simples voyous venus lui prendre son portable et son argent. Leur manière de se comporter n'était pas celle de truands habituels. La suite du discours de l'homme lui donna raison.

— Professeur, pour la deuxième fois, ne résistez pas et suivez-nous. Vous pouvez fermer votre véhicule, vous n'en avez plus besoin.

Un sourire sinistre se forma sur le visage de celui qui semblait être le chef de la bande. Jean-François fit mine de vouloir résister mais sans grande conviction. À cet instant, son regard tomba sur le reflet brillant du canon du revolver braqué sur lui.

— Ne nous obligez pas, professeur.

La remarque lui envoya un frisson désagréable le long de la colonne vertébrale. Ses agresseurs étaient des professionnels et il lui sembla plus sage de se laisser faire.

Un des hommes silencieux le tira par le poignet, l'obligeant à le suivre. Ils se dirigèrent vers une grosse berline noire et le firent monter à l'arrière, encadré par les deux muets. Le chef prit place derrière le volant et démarra.

Jean-François se dit qu'aucun des hommes ne lui avait fait du mal pour l'instant mais cela ne le rassura pas pour autant. Le chauffeur prit la parole.

— Veuillez excuser la manière, professeur, mais nos ordres sont clairs. Nous allons vous conduire dans une résidence où vous retrouverez un de vos amis. Le voyage va être long, soyez patient. Afin de ne pas dévoiler notre destination, nous allons vous placer un bandeau sur les yeux. Bonne nuit !

La voiture se mit en mouvement. L'un des agresseurs lui couvrit le visage d'une étoffe opaque. Le chef avait parlé d'une résidence et d'un ami mais cela ne lui dit rien. La peur était toujours présente mais s'atténuait. Jean-François se mit à réfléchir plus calmement. Il envisagea de sauter en marche mais y renonça vite, la berline roulant déjà à vive allure. Il tenta d'établir un lien entre ses ravisseurs et son métier mais ne trouva pas de rapport de cause à effet. Il était de toute façon prisonnier et devait se laisser faire pour l'instant, sans autre alternative.

Au départ, il essaya de se repérer en fonction de la direction prise par la voiture mais dut très vite y renoncer. Les questions continuaient de se

bousculer dans sa tête, sans réponses. Son côté cartésien finit par reprendre le dessus petit à petit et Jean-François pensa qu'il saurait bien assez tôt.

Il se cala donc dans le siège en cuir et attendit la suite des événements.

Chapitre 4

Cazaux, base aérienne 720, France.

L'atmosphère qui régnait dans le mess des officiers était lourde et bruyante. Plusieurs pilotes ou élèves pilotes discutaient au bar mais le gros des conversations provenait d'une table d'une dizaine de personnes située au fond de la salle, derrière une tenture.

Le rideau s'écarta à cet instant, laissant apparaître le visage d'un militaire.

— Évacuation du mess et fermeture pour ce soir, dit-il d'une voix forte. Immédiatement !

Un murmure de désapprobation accueillit l'ordre mais les uniformes présents obéirent rapidement. Une fois la salle vide, l'homme retira le rideau et reprit sa place.

L'un des militaires assis autour de la table prit alors la parole d'une voix forte.

— Avec tout le respect que je vous dois, mon colonel, on nage en pleine science-fiction. Quel intérêt avons-nous à créer cette unité d'élite secrète alors qu'il en existe déjà plusieurs ? La guerre froide est finie depuis longtemps. Et pourquoi utiliser l'arrière-salle du mess pour une réunion « secrète » ?

Le colonel Deluc, à qui s'adressait cette réplique, eut bien du mal à garder son calme mais parvint néanmoins à répondre à son interlocuteur.

— Mon cher capitaine, dit-il avec un brin d'ironie, le fait d'être « fils de » ne vous donne ni tous les droits ni toutes les connaissances. Vous imaginez bien que nos experts n'ont pas avancé ces idées de menace terroriste d'un nouveau genre à la légère. C'est d'ailleurs pour cela que nous nous réunissons dans un lieu où l'on est sûr qu'il n'y a pas de micros cachés ; les traîtres sont partout.

Le silence s'était maintenant fait dans la salle et plusieurs personnes baissèrent la tête, gênées par la tournure des événements. Le capitaine Vincent de la Tour, jeune pilote diplômé mais surtout fils du général du même nom, reprit la parole.